PQ
2274
.H5N3
1834

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolondramepo00harr

NAPOLÉON,

DRAME POLITIQUE ET HISTORIQUE.

IMPRIMERIE DE A. MOREAU,
Rue Montmartre, n. 39.

FEV 20 1973

NAPOLÉON,

DRAME

Politique et Historique

EN CINQ ACTES,

A L'IMITATION DE **MACBETH**, DE SHAKESPEAR,

Par John Harriot,

Membre des Sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcuta.

Me voici en histoire.
BONAPARTE.
(Quand il eut gagné sa première bataille.)

PARIS,
PAULIN, PLACE DE LA BOURSE.
A. ET W. GALIGNANI, RUE VIVIENNE, N° 18.
LONDRES,
J. RIDGWAY, PICCADILLY, 45.
1834.

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHECA

PA
2274
.H5N3
1834

INTRODUCTION.

L'esquisse suivante présente, sous une forme drama tique imitée de Shakespear, quelques événemens de la vie de Napoléon Bonaparte, et notamment :

1° Son début à Toulon, comme officier d'artillerie, quand il se fit remarquer en établissant une batterie pour dominer le port et assurer la prise de la ville ;

2° Sa rentrée au service, en l'an 1795, lorsque, désespérant de trouver un emploi militaire en France, il s'était, pour ainsi dire, décidé à un exil volontaire. On sait qu'il fut détourné de ce projet par les instances de son ami Volney; en suivant les conseils qui lui furent donnés dans cette circonstance, Napoléon a vérifié ce qu'a dit si justement Shakespear :

> Il y a une marée dans les affaires de l'homme,
> Qui saisie, conduit à la fortune.

3° Son retour de Campo-Formio, et ses préparatifs pour aller en Égypte.

4° Sa visite à Brienne, en 1814; son retour de Waterloo à Paris, et sa dernière abdication.

Des personnes habituées à la scène française trouveront peut-être étrange de voir figurer, dans ce drame, des personnages surnaturels, tels que des sorcières, car en France on rejette assez généralement tout ce qui tient du genre merveilleux.

Dans la tragédie française de Hamlet, imitée de Shakespear, on n'a pas osé montrer aux spectateurs l'ombre si noble et si sublime du père de Hamlet.

Mais, comme il s'agit ici de présenter une imitation véritable de la scène anglaise, on a cru qu'on pouvait, sans inconvénient, faire intervenir, même dans un drame historique sur Napoléon, une espèce de personnage qui figure souvent dans les productions du célèbre auteur anglais.

Ce mélange du merveilleux et du réel n'est pas d'ailleurs aussi éloigné qu'on le croit de présenter le véritable état de la société; car, quoique les croyances aux êtres surnaturels se soient beaucoup affaiblies de nos jours, il en reste encore des traces[1]. Il y a peu de personnes qui, à certaines époques de leur vie, n'aient pas été disposées à croire au monde des esprits; comme il n'y a pas une nation qui n'ait eu ses pythonisses, ses sibylles ou ses sorcières. Cependant il y avait quelques difficultés à introduire dans l'histoire d'un héros moderne comme Napoléon, une scène de sorcellerie analogue à celles qui se trouvent dans le Macbeth de Shakespear, et de la rendre avec un effet approprié à un pays qui diffère de l'Angleterre autant par son langage que par son goût poétique.

Le sujet de la pièce étant purement historique, on a fait intervenir des chœurs pour exposer quelques faits dont le récit n'eût pu être admis dans la bouche des acteurs principaux du drame.

Les sorcières sont les seuls personnages féminins qui figurent dans cette esquisse dramatique. Les intrigues qui naissent des sentimens amoureux y manquent, comme dans le Philoctète de La Harpe et le César de Voltaire;

mais quelles passions pourraient égaler celles qui naissent du feu de la guerre, de l'ambition et du fatalisme ?

On ne s'est point attaché à observer la loi de l'unité. Voltaire a dit qu'il ne connaissait qu'un seul mauvais genre, et que c'était le genre ennuyeux. On a essayé d'observer cette règle fondamentale qui sera toujours vraie pour toutes les nations et pour tous les temps. D'ailleurs, on a eu d'autant plus de raison d'en agir ainsi, que le lecteur remarquera que le but unique a été de montrer par quels degrés un homme résolu, voué à la fatalité, favorisé par la fortune et par ses talens, a pu parvenir au faîte du pouvoir, et à travers quels événemens il en est ensuite descendu, perdant en même temps sa liberté et l'empire qu'il avait fondé.

Pour justifier le titre de drame historique, on a prêté aux divers personnages qui y figurent des discours qui pourront être vérifiés par des documens authentiques. Les parties qui sont imprimées en caractères italiques sont textuelles ; des notes, qui se trouvent à la fin du drame, indiquent les sources où l'on a puisé.

PERSONNAGES.

BARRAS.
NAPOLÉON BONAPARTE.
LE SECRÉTAIRE de Bonaparte.
LA RÉVEILLERE LEPEAUX.
VOLNEY.
TALLEYRAND.
LES MINISTRES, MARÉCHAUX, REPRÉSENTANS.
OFFICIERS ET SOLDATS.
HÉCATE.
TROIS SORCIERES.
LE CHOEUR.

NAPOLÉON.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un bois, avec des cavernes grotesques. On entend le tonnerre et le mugissement de l'orage ; les éclairs brillent.

SCENE PREMIÈRE.

TROIS SORCIÈRES *exécutent leurs danses nocturnes.*

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Où nous rencontrerons-nous ? dans une ville, dans un camp, ou dans un lieu sauvage ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand les combats sanglans seront terminés, soyons près des hauteurs de Toulon, au coucher du soleil.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Là, se trouvera Napoléon.

TOUTES, *chantant.*

Que l'anarchie y soit d'un vol précipité ;
La licence usurpant le nom de liberté ;
L'égalité pour eux n'est plus que la rapine ;
En ce vaste pays, la discorde domine.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Cette scène se passe à Toulon, au pied des montagnes qui avoisinent la ville.

TROIS SORCIÈRES *entrent.*

PREMIÈRE SORCIÈRE.

A travers quelles régions as-tu passé, ma sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

J'ai vogué en suivant le courant du Rhône.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ma sœur, quel lieu t'a possédée?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Lyon, cette ville maudite justement; la femme d'un soldat s'y parait d'une robe où brillait la paillette dorée. Je la veux, ai-je dit, vieille fée; prends-là donc, m'a crié cette mégère avec des mots railleurs. Nous verrons : son mari est allé au combat en chef de tirailleurs; mais moi, sur mon coursier, je m'y rends, et, comme le renard de race subtile, je ferai..... je ferai.....

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Chère sœur, permets-moi de t'offrir ce balai[2].

PREMIÈRE SORCIÈRE.

De ta bonté je suis reconnaissante; j'ai ce qu'il me faut. Dans toutes les marches qu'ils voudront essayer, et les points qu'ils prendront dans les tranchées et dans les camps, leurs armes de long-temps ne seront point au repos. Souvent fatigué, il montera des gardes neuf fois neuf hors de la ligne; de même qu'un esprit, on le verra décroître, quoique son corps ne périsse pas. Mais voyez donc ce signe précurseur.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ah! ma sœur, qu'as-tu donc?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Je vous montre le cœur d'un caporal mourant en cherchant un asile.

(*On entend le tambour; elles dansent.*)

TROISIÈME SORCIÈRE.

Écoutez le tambour..... écoutez le tambour..... Napoléon se rend en ce lieu.

TOUTES, *chantant.*

Les sœurs, en s'écriant à vos armes, aux armes,
Des conjurations ont semé les alarmes!
Rasant d'un vol rapide et la terre et les eaux,
Par leurs soins la déroute égare les drapeaux.
L'ardeur des factions et leurs clameurs bruyantes,
Dans la Gaule moderne ont jeté les tourmentes,
Où devra s'arrêter la conflagration?
Paix!.... s'accomplit enfin la conjuration.....

SCÈNE III.

LES TROIS SORCIÈRES; BARRAS, en costume de commissaire; NAPOLÉON BONAPARTE, en uniforme d'artilleur.

BONAPARTE,

Jamais je ne vis un jour plus glorieux.

BARRAS.

Après la victoire que tu viens de remporter sur Toulon, jeune homme, je ne sais comment te prouver toute ma reconnaissance : la France va savoir l'habileté que tu as déployée [3]. (*Apercevant les Sorcières.*) Mais que vois-je? quels sont ces êtres hideux aux yeux hagards, grossiers de formes et de mauvais présage?

BONAPARTE.

Parlez; qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Napoléon, conquérant d'Italie!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Napoléon, salut, consul des Gaules!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Napoléon, futur empereur!

BARRAS.

Tu viens d'affronter les dangers de la guerre; et pourtant tu tressailles à la vue de ces femmes. Je veux leur parler. Salut et fraternité! Au nom de la liberté, soyez les bien-venues dans ce pays régénéré. Puisque vous savez l'avenir, révélez-moi mon sort futur et celui de la France, dont je porte les couleurs. Vous saluez mon protégé avec de magnifiques prophéties; vous lui annoncez une fortune sans égale : si vous savez quelles têtes doivent être élevées, et quelles sont celles qui doivent être abaissées, *parlez donc à Barras*, l'élu de la Convention, l'espérance du peuple, et l'ennemi des tyrans.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Plus grand que Napoléon et moins que lui, tu feras des rois, et ne le seras pas!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, législateur de la France! salut, guerrier magnanime!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut à Barras, le ferme directeur!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Pour la cinquième part du sceptre gallican, tu tiendras le pouvoir d'une main sûre; par toi seront brisés les vieux lys des Bourbons. Détruisant la Montagne et guidant la tempête, l'Europe te devra son joug et ses défaites.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

A tous deux, salut, Barras et Napoléon!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Napoléon et Barras, salut à tous deux!

BONAPARTE.

Restez et dites-moi comment vous êtes douées de cette

intelligence; pourquoi, sur ces hauteurs, arrêtez-vous nos pas avec des salutations prophétiques? Parlez, je vous commande.

TOUTES.

Nous ne le pouvons pas; l'enchantement est fini.

(*Elles s'en vont brusquement.*)

BARRAS.

La terre a ses êtres mystérieux, comme la mer..... Elles ont donc disparu?

BONAPARTE.

Dans l'air; et ce qui était corporel s'est évanoui comme la fumée avec le souffle du vent.

(*Ils sortent.*)

LE CHŒUR, *chantant.*

Donnez l'essor à ses puissans moyens;
On le verra produire son génie;
Lui, le plus grand des plus grands citoyens,
Il fera seul l'honneur de la patrie.
Dans ce héros, tout nous fait pressentir
Un type unique, un colosse de gloire,
Qui du passé, comme de l'avenir,
Effacera la plus brillante histoire.

ACTE DEUXIÈME.

A Paris; le théâtre représente le salon de Volney.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONAPARTE et VOLNEY.

BONAPARTE.

Me voilà sans emploi ; mais je me console de ne plus servir un pays que se disputent les factions ; cependant *je ne puis rester oisif; je vais chercher du service ailleurs. Tu connais la Turquie,* où l'on s'occupait d'un armement contre l'Autriche : *donne-moi des renseignemens sur ce pays ; mes services dans l'artillerie peuvent m'y rendre utile.*

VOLNEY.

C'est parce que je connais ce pays, que *je ne te conseillerai jamais de t'y rendre.*

BONAPARTE.

Eh bien ! *j'irai en Russie; on y accueille les Français ; tu y as des amis avec lesquels tu corresponds.*

VOLNEY.

Le renvoi de la médaille qu'on m'y avait décernée, a détruit toutes mes relations avec ce pays. D'ailleurs, *les Français qu'on accueille en Russie, ne sont pas de ceux qui appartiennent à ton opinion* [4]. *Crois-moi, renonce à ton projet; c'est en France que tes talens trouveront le*

plus de chances favorables; plus les factions se succèdent rapidement, moins une destitution est durable.

BONAPARTE.

J'ai tout tenté pour être réintégré; rien ne m'a réussi. Dans les révolutions, on ne peut compter que sur ce qui est fait.

VOLNEY.

Je sais toute la part que le hasard peut avoir sur les déterminations politiques. Peu de nations sont parvenues à jouir des bienfaits de la liberté, parce que peu d'entre elles ont eu le courage et les vertus nécessaires [6] : mais le gouvernement va prendre une forme nouvelle; et La Reveillière Lepeaux y aura de l'influence. C'est mon compatriote; il a été autrefois mon collègue. J'ai lieu de croire que ma recommandation ne sera pas sans effet. Je l'attends maintenant; je pourrai te présenter à lui. Tu sauras ainsi de suite s'il veut nous écouter. Le voici.

SCÈNE II.

VOLNEY, BONAPARTE, LA REVEILLIÈRE LEPEAUX.

VOLNEY.

Mon cher Lepeaux, j'ai un service à te demander : je te présente Bonaparte, qui est éloigné des emplois; tu peux lui être utile par ton influence; fais en sorte que ses talens soient employés au service de la France : dévoué et fidèle, il ne respire que l'amour de la véritable gloire.

BONAPARTE.

Si j'ai quelque capacité, je désire l'employer au service de mon pays. Il me semble que j'obtiendrais quelque succès, si l'on me rouvrait la carrière militaire.

LA REVEILLIÈRE LEPEAUX.

Espère, général; demain, je verrai Barras; tu m'ac-

compagneras chez lui. Cet ami de notre liberte saura utiliser ton zèle ; il te réintégrera dans ton grade : je ferai, du moins, tout ce qui dépendra de moi pour l'engager à te servir ; et ta noble ambition ne sera sans doute pas déçue. Nous touchons à une crise ; nous approchons d'un dénouement qui va nous perdre ou nous sauver.

BONAPARTE.

Compte sur mon dévouement. (*Bas.*) Que ne puis-je pénétrer les secrets du destin ; je voudrais entendre de nouveau la voix de ces femmes qui me prédisaient un si bel avenir. Si elles me tenaient encore le même langage, je croirais à ma grandeur future, et je marcherais à travers les événemens, en me livrant aux hasards du sort. Il faut que je découvre le lieu de leur retraite.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une campagne aride.

HÉCATE, TROIS SORCIÈRES.

HÉCATE.

Dans tout ce que vous avez fait, vous n'avez agi que pour un fils ingrat, qui, suivant la loi commune, n'aime que lui-même. Le pouvoir a sa fatalité : *dès qu'on y touche, tout s'en va.* Sortez ; vous me retrouverez au milieu de la forêt voisine. Bonaparte y viendra pour connaître son avenir.

(*Chant caché.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Venez, hâtons-nous.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Préparons notre enchantement.

SCÈNE IV.

La scène représente une forêt, au milieu de laquelle se trouve une grande chaudière bouillante, entourée des trois Sorcières.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le hibou a crié.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois le corbeau a croassé.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Hécate nous dit : Il est temps, il est temps.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Marchons ; dans la chaudière, jetons des matières empoisonnées; le crapaud, qui, sous la pierre humide, jour et nuit se gonfle de venin.

TOUTES, *dansant.*

Doublons, doublons le travail et la peine : le feu s'anime, et la chaudière frémit.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Des écailles de dragons, des dents de loups; la momie d'une sorcière; la tête et les intestins d'un requin ; le fiel d'un bouc et des feuilles de cyprès : ajoutez les mamelles d'une tigresse morte de faim.

TOUTES.

Doublons, doublons le travail et la peine : le feu s'anime, et la chaudière frémit.

HÉCATE *entre.*

Bravo; j'approuve votre ouvrage; chacune de vous prendra sa part. Maintenant, chantez, dansez en ronde, pour finir l'enchantement, comme les génies et les fées.

TOUTES.

Par le battement de mon pouls, quelque mortel s'approche d'ici.

NAPOLÉON BONAPARTE *entre sans les apercevoir.*

Pour n'être que ce que je suis, autant vaudrait le néant !

Mais Volney est mon ami. J'aime sa grande âme, ce caractère ferme et austère, auquel il joint tant de sagesse : c'est le seul homme que je redoute; près de lui, mon génie est sans force. Pour Barras, il raillait les devineresses, quand elles ont fait entendre leur prédiction sur moi; il leur a cependant commandé de lui parler : alors, comme des Pytonisses, elles l'ont salué du nom de Directeur, et il est devenu maître des destinées de la France. Allons, je me voue à la fatalité! Qu'importe ce qu'on en dira; je veux connaître l'avenir. (*Apercevant les Sorcières.*) Sinistres prophétesses, que faites-vous ici?

TOUTES.

Un fait sans aucun nom : *nous le ferons pour toi; nous le ferons sans toi, nous le ferons malgré toi*[6].

NAPOLÉON BONAPARTE.

Je vous en conjure, quel que soit ce que vous avez à me dire; répondez-moi!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

On connaît ta pensée : écoute, et tais-toi.....

TROISIÈME SORCIÈRE.

Défie-toi du pâle croissant; ne va pas chez l'ours du nord.

NAPOLÉON BONAPARTE.

Je vous rends grâce; vous m'avez compris.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Voici la suite :

(On entend le tonnerre. Un tableau magique représente un jeune guerrier sur la tête duquel on place la couronne de fer de Charlemagne; apparaît ensuite un enfant portant les insignes de roi de Rome, avec *un collier en diamans de tous les ordres de la monarchie autrichienne;* sa mère est près de lui : c'est une fille d'Autriche, revêtue d'habits impériaux. Le tout disparaît lentement.)

NAPOLÉON BONAPARTE.

Cet enfant s'élève comme un rejeton de race royale; sur son jeune front brille le diadême.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Succédant à l'empire de Charlemagne, tu porteras sa couronne de fer. Vois ta postérité; en ce *seul fils* s'éteindra ta race.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Sois hardi et résolu; tu portes une vie enchantée; nul ne peut te nuire.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Sois courageux et superbe; suis ta fortune; que t'importe s'ils s'irritent, s'ils se tourmentent, et s'ils conspirent : tu ne seras jamais vaincu; mais défie-toi de la trahison. Un jour, les aigles françaises, chassées par les Tartares de l'Asie, seront contraintes de chercher un asile dans une île lointaine.

NAPOLÉON BONAPARTE.

Oh! non; jamais elles ne subiront ce sort. Les hordes des Tartares ne franchiront pas leurs déserts, pour venir lutter avec l'Europe civilisée. Mais achève, de grâce; dis-moi qui régnera sur la France?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ne cherche pas à tant connaître.

NAPOLÉON BONAPARTE.

Je veux tout savoir : si vous me le refusez, malédiction soit avec vous!

TOUTES, *parlant à des personnages mystérieux.*

Montrez-vous à ses yeux, affligez son cœur; venez, et passez près de lui comme des ombres.

(Trois rois paraissent, et passent successivement sur la scène; les deux premiers avec des fleurs de lys; le troisième portant la cocarde tricolore.)

NAPOLÉON BONAPARTE, *s'adressant au premier de ces rois.*

Tu n'es pas un des miens : cette couronne, parsemée de fleurs de lys, me fait tressaillir. Mais celui-ci tient un diadême d'or, et me semble être de la même race que le

premier. Vision affreuse ! Je n'en veux pas voir davantage..... Mais quoi ? à ces rois succède un chaos, d'où jaillit une vive lumière : un troisième, entouré par ses enfans, porte un drapeau tricolore. D'Orléans sourit à ses fils, et se réjouit en eux, comme dans ses successeurs. Mégères impies ! en sera-t-il donc ainsi ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est ainsi que les destins s'accompliront. Reviens à toi; marche et suis ta carrière.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Venez mes sœurs; charmez l'air qu'on respire ici, et remplissez-le de vos chants.

(*Une musique se fait entendre.*)

TOUTES, *chantant.*

Le feu, le fer, et la mer en furie,
De ses jours menaçaient d'abréger la série ;
Un dieu, veillant sur lui, par un bienfait nouveau,
Détournera les coups de ce triple fléau [7].

TROISIÈME SORCIÈRE.

Montrons notre pouvoir; livrez-vous à vos plaisirs.

(*Les sœurs dansent et disparaissent.*)

NAPOLÉON BONAPARTE.

Femmes pestiférées ! elles infectent l'air où elles se trouvent, et maudissent ceux qui se fient à elles !

(*Il sort.*)

LE CHŒUR, *chantant.*

O France ! tu devras ta gloire et ton bonheur
Au pouvoir de son bras, aux vertus de son cœur [8].

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le jardin dépendant de l'habitation de La Reveillière Lepeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON BONAPARTE, SON SECRÉTAIRE, LA REVEILLIÈRE LEPEAUX.

LE SECRÉTAIRE.

Ma radiation de la liste des émigrés n'étant pas encore prononcée, malgré vos sollicitations, je crains que la *pentarchie* qui nous domine, ne renouvelle, contre les anciennes familles, les mesures despotiques de février 1796.

BONAPARTE.

Tu m'as accompagné dans la campagne d'Italie; ne t'effraie de rien; tu es attaché à ma personne; ils ne t'arracheront pas à mes côtés; La Reveillière Lepeaux et moi nous t'en répondons.

LA REVEILLIÈRE LEPEAUX.

Citoyen général, aussitôt que j'ai eu connaissance de la réclamation de ton secrétaire, je me suis hâté de la mettre sous les yeux du Directoire exécutif; tu le verras par l'arrêté suivant.

(*Donnant l'arrêté au secrétaire.*)

LE SECRÉTAIRE, *lisant.*

« Liberté, égalité, 22 brumaire de l'an 6 de la répu-» blique une et indivisible. Au citoyen Bonaparte, général » en chef de l'armée d'Angleterre.

» Le gouvernement, citoyen général, n'a pas voulu » laisser subsister, parmi les traîtres à la patrie, le nom » d'un citoyen qui approche le conquérant de l'Italie.

» Le nom de Fauvelet Bourienne sera rayé de toutes » les listes d'émigrés. »

Dieu merci, c'est une affaire finie.

LA REVEILLIÈRE LEPEAUX, à Bonaparte.

Te voilà donc de retour à Paris; j'avais bien prévu que, quelque fussent les grands intérets à régler au congrès de Radstadt, tu ne serais pas homme à te débattre longtemps avec la chancellerie allemande. Tu as arrêté les bases principales du traité; maintenant, c'est aux diplomates à s'occuper des détails.

BONAPARTE.

Je suis très-satisfait d'être de retour de l'Italie, débarrassé de ces fainéans de Vienne; ils sont sans talens et sans énergie. *J'ai maintenant* 150 *mille livres de rentes: avec cette fortune, je suis indépendant.* Malgré mon amour pour la gloire, je ne fais point fi des richesses; je le dis comme je le pense; je ne vante pas la pauvreté en désirant la fortune; *je ne suis pas un capucin* [9].

SCÈNE II.

La scène représente le palais du Luxembourg, que le Directoire a fait préparer pour la réception du général Bonaparte, à son retour de Campo-Formio. La grande cour est ornée des trophées de l'armée d'Italie, et de drapeaux tricolores; on voit au fond un amphithéâtre où siégent toutes les autorités. Contre le vestibule principal, s'élève l'autel de la patrie, surmonté des statues de la Liberté, de l'Égalité et de la Paix.

TALLEYRAND, ministre des affaires étrangères, le président BARRAS, le général BONAPARTE, UNE NOMBREUSE SUITE.

TALLEYRAND.

Le citoyen Bonaparte apporte le traité de paix conclu

avec l'Autriche. *L'histoire dira le service signalé que ce général a rendu au pays; la gloire qu'il vient de recueillir, et qui jette un si grand éclat sur la France, appartient à la révolution.* Tous les Français ont vaincu en Bonaparte; sa gloire est la propriété de tous; il n'est aucun républicain qui ne puisse en revendiquer sa part; la grandeur personnelle, loin de porter atteinte à l'égalité, en est le triomphe. Le monde connaît ce goût antique de simplicité qui distingue le général Bonaparte, son amour pour les sciences, même les plus abstraites, son mépris pour l'éclat et le faste; personne n'ignore sa sévère économie, et quelle sagesse il a déployée, dans l'intérêt de la patrie, dans les diverses missions qui lui ont été confiées. Quand on lui reconnaît de telles qualités, loin de redouter ce que l'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs d'une studieuse retraite. *La France entière sera libre; peut-être ne le sera-t-il jamais;* telle est sans doute sa destinée.

BONAPARTE, *d'un air modeste.*

Je vous remets ce traité conclu à Campo-Formio. *La constitution a triomphé de tous les obstacles. La religion, la féodalité et le royalisme ont, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe; mais la paix, citoyen directeur, que vous venez de conclure, commence l'ère des gouvernemens représentatifs.* La jeune France, forte et pleine d'énergie, entre dans une nouvelle vie politique; riche d'avenir, elle réclame déjà ses droits d'une voix ferme et courageuse. Le territoire de la grande nation n'est circonscrit que par des limites naturelles.

TALLEYRAND.

Les habitans des deux plus belles parties de l'Europe voient, avec les plus grandes espérances, le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres; *lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur des lois orga-*

niques, l'Europe entière deviendra libre [10]. Tels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre aussi heureux que possible. *Les qualités militaires ne sont nécessaires que dans quelques circonstances et quelques momens;* les vertus civiles ont une influence de tous les momens sur la félicité publique [11], et désormais, les nations, entr'elles, doivent préférer les réciprocités aux représailles.

BARRAS.

Citoyen général, la nature, avare de ses prodiges, ne donne que de loin en loin des grands hommes à la terre; *elle dut être jalouse de marquer l'aurore de la liberté par un de ces phénomènes. La révolution du peuple français devait présenter un génie nouveau dans l'histoire des hommes célèbres.* Du même bras qui a terrassé les ennemis de la république, tu as, le premier de tous, écarté les rivaux que l'antiquité te présentait.

(Il se jette dans les bras du général, et lui donne l'accolade fraternelle; les autres membres du Directoire suivent l'exemple du président. Des cris de *vive la liberté! vive la nation! vive Bonaparte!* se font entendre. Après ce discours, on chante un hymne sur les victoires de Bonaparte, sur son retour en France, après la paix, et une stance du poète Lebrun.)

Hymne.

LE CHŒUR, *chantant.*

Bien moins occupé de sa gloire,
Que du soin de notre bonheur,
La paix, après chaque victoire,
Fut le premier vœu de son cœur.
Par son esprit, par sa vaillance,
Tous sont éclairés, ou soumis;
Il donne, et rend à la France,
Des lois, des vertus, des amis [12].

Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquit, en deux ans, mille siècles de gloire.

SCÈNE III.

Cette scène se passe chez Napoléon Bonaparte. Le théâtre représente l'intérieur de ses appartemens, rue de la Victoire, ci-devant Chantereine.

BONAPARTE et VOLNEY.

VOLNEY.

Eh bien ! général, on parle de tes victoires, de la paix qui est ton ouvrage, et de la brillante réception dont tu as été l'objet; on oublie le jour de vendémiaire, de triste mémoire. Il devait t'être agréable de voir tes concitoyens se porter en foule au-devant de toi.

BONAPARTE.

Bah ! le peuple se porterait avec le même empressement au-devant de moi, si j'allais à l'échafaud. Je ne veux plus rester ici. *Qu'est-ce que la popularité, la débonnarité*[13]*?* On ne conserve à Paris le souvenir de rien; dans cette *grande Babylone,* une renommée en remplace bientôt une autre. *On ne m'aura pas vu trois fois au spectacle, que l'on ne me regardera plus ; aussi irai-je fort peu.*

VOLNEY.

Il ne faut pas attacher trop de prix à l'opinïon du vulgaire; tu ne dois t'occuper que du bien du pays. La révolution nous a donné les moyens de perfectionner notre constitution, et d'établir nos libertés d'*une manière progressive et durable.* Il faut servir dignement le peuple, et ne pas s'occuper de lui plaire. *La chose publique est garantie* lorsque le pays nomme véritablement ses mandataires, et surtout lorsque la justice est rendue par des *magistrats inamovibles,* et par des *jurés indépendans.* Tu sais bien que les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucuns regrets, sont celles que l'on fait sur l'ignorance [14].

BONAPARTE.

Quelle que soit ma destinée, général en chef, ou ci-

toyen, je ne vivrai que pour la gloire et le bonheur de la France.

VOLNEY.

Avec toi, mon cher collègue, la nation n'aurait pas besoin de garanties, parce que tu as des idées trop grandes et trop généreuses, pour t'écarter jamais des principes libéraux; mais tu dois être le premier à les offrir. *La demande d'une confiance extraordinaire fait naître la méfiance.*

BONAPARTE.

La marche du gouvernement doit être constamment dirigée dans l'intérêt du peuple, d'où dérivent tous les pouvoirs, et pour qui travaillent tous les gens de bien. Tu n'es que trop heureux, mon ami; comme philosophe, tu es au-dessus de l'ambition. Pour moi, je l'avoue sans réserve, il me semble que je n'ai déjà plus de gloire; je me révolte à l'idée de voir le peu que j'ai, se flétrir au milieu de l'oisiveté de Paris, tandis que de nouveaux lauriers sont encore à cueillir dans des contrées éloignées. *Les lois, les institutions, les monumens, les nations, tout cela tombe; mais le bruit reste et retentit dans d'autres générations.* Si je reste inactif, *que dira l'histoire, que pensera la postérité?*

VOLNEY.

Ce n'est pas par la seule gloire militaire qu'un grand homme doit chercher à s'illustrer; tu ne peux rien faire de mieux que d'établir en France le règne de l'ordre et de la liberté. Sous *un pouvoir absolu,* l'amour de la gloire l'emporte sur l'amour de la patrie. *La distance est immense entre la science et la vertu.* L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour toi et pour ton pays, c'est de contribuer à l'extension des idées favorables au bien-être de l'humanité. Il faut savoir *respecter le nécessaire du peuple, et frapper le superflu du riche.*

BONAPARTE.

Je ne le dispute pas; la puissance de la république doit

consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle de quelque valeur, qu'elle ne se l'approprie. *Le vrai bonheur est de jouir complètement de la vie, de la manière la plus conforme à notre organisation morale et physique* [15]. Le suffrage des hommes savans qui composent l'Institut, t'honore; je le sais bien : pour moi, quoique appartenant à ce corps d'hommes illustres, je serai encore long-temps leur écolier avant d'être leur égal. Sois sûr que, *si je reste ici, je suis coulé bas dans peu.* Vainqueur et dominateur en Italie, *je suis maintenant ici sujet de gens dont je ne faisais aucun cas*, et qui ne voient en moi qu'un rival.

VOLNEY.

Et tu veux courir encore les hasards de la guerre; tu veux tenter la fortune si changeante !

BONAPARTE.

Il le faut : tout s'use ici; *il faut aller en Orient; toutes les grandes gloires viennent de là.* Pour les *côtes de la Manche, c'est un coup trop chanceux;* je les ai parcourues jusqu'à Walcheren; *je ne le hasarderai pas;* je ne veux pas jouer le sort de cette belle France [16].

VOLNEY.

Je n'ai pas trouvé de grandes espérances à cet égard, dans tout ce que j'ai vu ou entendu.

BONAPARTE.

Le temps n'est pas éloigné où nous sentirons que, *pour détruire véritablement l'Angleterre, il faudrait s'emparer de l'Égypte,* qui n'appartient pas au grand-seigneur.

VOLNEY.

Le ministre Talleyrand a les mêmes idées que toi sur ce pays; Poussielgue aussi est allé inspecter les échelles du Levant, et mettre la dernière main au projet que l'on a sur Malte.

BONAPARTE.

Mon Dieu ! *cette île est à vendre;* on attache du prix à

son acquisition ; il ne faut pas la laisser échapper ; il est nécessaire d'y préparer l'opinion.

VOLNEY.

Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent *six cents millions d'hommes*. On y trouve le berceau de toutes les religions, de toutes les extravagances métaphysiques ; et, dans ce pays, *on considère, comme ressort politique, les croyances religieuses des peuples.*

BONAPARTE.

J'ai presque organisé l'armée d'Orient ; je vais en Égypte ; tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. J'ai procuré de l'argent, désigné les chefs, réuni les vaisseaux, frégates et bâtimens de transport. J'ai adjoint à l'expédition des hommes distingués dans les sciences et les arts.

VOLNEY.

Tu as rempli de grands et honorables devoirs. L'Orient est propre à entretenir ta renommée, et rehausser l'éclat de la république. Pour la régénération de l'Égypte, quelques années suffisent. Il reste à conduire l'armée à la victoire ; moyen efficace d'arriver à la paix générale et de consolider notre gouvernement.

BONAPARTE.

Je m'en vais, pour fixer l'attention et reporter les intérêts de l'Europe sur le centre de l'ancien monde. Je coloniserai ce pays, je ferai venir des artistes, des ouvriers de tout genre, des femmes, des acteurs : *nous ferons la guerre en ennemis généreux ; nous n'en voulons qu'aux tyrans qui asservissent le peuple* [17]. Si tout me réussit, *six ans me suffiront pour aller jusqu'aux Indes.* J'écrirai, d'avance, mon nom sur ces gigantesques monumens, les seuls, peut-être, de toutes les créations de l'homme, qui aient un caractère d'éternité. Je cherche,

dans les temps antiques, des noms rivaux à effacer par le mien.

VOLNEY.

Mais tu rêves; comment, si César livra cinquante batailles, veux-tu en livrer cent?

BONAPARTE.

S'il m'est permis de le dire, oui! je le désire; et, si Alexandre partit de la Macédoine pour aller au temple d'Ammon, je veux partir de la France pour aller au cataractes du Nil; *car, pendant que je tiendrai ainsi la renommée en haleine, les événemens se succéderont en France de manière à rendre mon retour nécessaire et opportun;* ma place sera prête; *je ne reviendrai pas la réclamer comme un homme oublié ou inconnu.* Ici je suis seul; ils ne veulent pas de moi. *J'ai sondé le terrain, et le temps n'est pas venu.*

VOLNEY.

Eh bien! donc, suis ta fortune; marche à la conquête de l'Égypte et de la Syrie; mène tes soldats dans un pays où, par tes exploits, tu surpasseras ceux qui étonnent aujourd'hui l'Europe, et rends à ta patrie les services qu'elle a droit d'attendre de toi.

BONAPARTE.

Je ne te le dissimule pas; je n'ai rien fait, puisqu'il me reste encore à faire. *Il faut conquérir la paix sans détruire la liberté; la dictature sera de toute nécessité.* Il faut à la France un *Washington couronné;* et par suite nous aurons peut-être une *dictature universelle. M'en feras-tu un crime ?....* Il faut vaincre en Égypte; *mais combien, avec la connaissance des temps, des hommes et des choses, avec la dissolution au dedans, l'invasion au dehors, regretteront-ils notre absence* et notre aide pour fermer le gouffre de l'anarchie et repousser l'invasion des rois? *Dans ce cas, que je prévois, sur quoi pourra-*

t-on m'attaquer? sera-ce sur mes intentions? Mais les faits répondront pour moi. *Dira-t-on que j'ai voulu gêner la liberté? Mais la licence, les grands désordres ne seront-ils pas là toujours menaçans.* M'accusera-t-on de trop aimer la guerre? *Mais jusqu'ici nous avons toujours été attaqués.* Enfin, sera-ce mon ambition? Ah! sans doute, on m'en trouvera et beaucoup; mais de la plus grande *qui fût peut être jamais*, celle *d'établir l'empire de la raison et de faciliter le plein exercice de toutes les facultés humaines;* peut-être les Français se trouveront-ils réduits à devoir regretter qu'une telle ambition n'ait pas été satisfaite [18].

VOLNEY.

On peut accomplir de pareils desseins, tout en restant dans les voies de la modération, du désintéressement et de la sagesse. Pour dompter nos ennemis, et tous les obstacles qui nous entourent, *il faut exciter toutes les émulations, récompenser tous les mérites. Tout cela est bien quelque chose.* Ceux qui admirent la domination d'un *dey* ou d'un *sultan*, considèrent, comme criminel, le désir d'être gouvernés par la loi et non par la volonté d'un seul; ils blâment les efforts faits pour réformer des abus. Dans ta qualité de *républicain français*, tu dois protéger la loi, et ne pas songer à une dictature. En politique, *toute organisation dans laquelle on compte beaucoup sur la bonté de l'homme, est infailliblement mauvaise, car elle est sans défense contre les entreprises des ambitieux.* Propage la vraie philosophie et les sciences; étends l'empire des lettres et des arts; encourage et récompense les belles actions et les découvertes utiles; en un mot, *sois guerrier, citoyen* et *sage*, comme *Washington, dans la vie duquel on a peine à trouver une seule tache;* tu réuniras toutes les qualités qui font les grands hommes, et tu seras plus, mille fois plus qu'un *dictateur universel.*

LE CHŒUR, *chantant.*

Comme dans l'Occident où la nature attire
Par la grandeur et par la majesté
De scènes que le monde admire,
L'histoire offre à l'œil enchanté
Du peintre, du sculpteur, et surtout du poète,
Pour être à tous les temps un fidèle interprète,
La générosité et les grands dévouemens
D'hommes pour leur patrie, ayant vaincu neuf ans [illegible].
Tout le monde, au milieu de leurs luttes sanglantes,
Sait respecter leurs armes triomphantes.
Puis avec calme, au moment de la paix,
En congédiant leurs armées,
Du bien-être public leurs âmes animées
L'ont consolidé pour jamais.

Telle est toujours la noble récompense
De ceux qui, dans l'aveu de leurs concitoyens,
Savent trouver, avec reconnaissance,
Un dédommagement qui vaut mieux que les biens.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le jardin des Tuileries, en face du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR,

TROIS PERSONNAGES.

PREMIER.

Conquérant de l'Égypte, comme de l'Italie, Bonaparte, après son retour de l'Orient, est élu consul à vie, et fixe les premières bases de l'empire. Fatiguée des convulsions qui l'ont ébranlée, la France le salue du nom de Libérateur.

DEUXIÈME.

Héros du peuple, il voit toute l'étendue de sa situation; il voit la couronne de France à terre, et il s'en saisit sans obstacle.

TROISIÈME.

Son 18 brumaire commence la contre révolution : il disperse les Anciens, le Directoire, et reste maître absolu. *Tous les hommes parvenus au pouvoir ont un penchant vers le despotisme, s'ils ne sont pas attentivement surveillés par le peuple. Ne vous fiez pas à eux.* Abreuvé d'adulations, ivre de gloire, Bonaparte a soif encore d'autorité : l'abolition du Tribunat est résolue, et la France entière est obligée de se coucher dans le lit de Procruste.

PREMIER.

Presque toujours sur les champs de bataille, il voit la scène s'agrandir; il proscrit tous les sentimens libéraux, sous le nom d'idéologie; il écarte par la ruse tous les obstacles dont il croit ne pouvoir triompher par la force. En même temps qu'il donne un code civil, il restaure la religion catholique romaine; l'un et l'autre prescrivant l'obéissance.

DEUXIÈME.

Après avoir quitté le fauteuil consulaire, Napoléon dévoile tous ses projets. En bouleversant ou conquérant tout, il veut se faire suzerain de l'Europe et dictateur universel; mais une destinée inconcevable le conduit à Moscou, et comme Cambyse fuyant les sables volans de l'Égypte, Bonaparte recule devant les cruels frimas de la Russie.

TROISIÈME.

Quel immense horizon s'offre à nos regards, et quel sujet de méditation que la destinée d'un homme qui a laissé des souvenirs si profonds de sa domination!

PREMIER.

Homme de nécessité, qui a gravé partout les traces gigantesques de son passage; des routes affranchies, des pays conquis, des rois établis, vaincus ou détrônés. Fier de son génie, il ne veut relever que de lui-même; il se glorifie, après tant d'exploits, d'être sorti des rangs du peuple, et de s'être placé au milieu des souverains, qui, pour régner, ne se sont donné que la peine de naître [20].

DEUXIÈME.

C'est à lui que sont dus les victoires d'Austerlitz, de Iéna, de Wagram; les traités de Presbourg et Tilsit. Tout cela résulte de sa haute capacité, et de sa conviction que l'audace est quelquefois de la sagesse.

TROISIÈME.

Après s'être fait le premier magistrat d'une fière république, il a voulu être prince ! Et que reste-t-il de son trône impérial et royal, de toutes ses batailles, de ses victoires, de ses conquêtes? Que reste-t-il de toutes ses actions?... Rien, que quelques débris, et ce célèbre concordat qui met le peuple français aux pieds d'un prince étranger qui le déteste.

TOUS, *chantant.*

Ce géant de la gloire, « dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois;
Et de ses pieds, on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois[21] ».

SCÈNE II.

Cette scène représente un château où se trouvait autrefois l'école militaire de Brienne, près de la source du fleuve de l'Aube; on aperçoit un village brûlé et presque détruit.

NAPOLÉON *entre, suivi d'*UN SOLDAT de la garde impériale.

NAPOLÉON.

Brave ! comment va la nuit?

LE SOLDAT.

La lune commence à baisser; je n'ai pas entendu l'heure sonner; mais la patrouille du camp passe, et tout est tranquille.

NAPOLÉON.

J'ai tout parcouru pour m'assurer si les sentinelles ne dormaient pas à leur poste. (*S'arrêtant au pied d'un arbre.*) Après trente ans d'absence, le sort m'a ramené à Brienne, où j'ai commencé ma carrière militaire, et comme pour rendre ce village célèbre, je remporte ici une bataille sanglante. Mais, j'ai perdu tant de braves,

que je serai obligé de me retirer sur Châtillon. *Le bourg défendu par les Russes, le château par les Prussiens, ont vu le combat le plus acharné;* un hourra de Cosaques s'est jeté au milieu de nous; l'un d'eux allait me frapper de sa lance, quand d'un coup de pistolet il fut abattu à mes pieds[22]. Voilà l'endroit qui me rappelle les souvenirs de ma jeunesse. Je ne revois pas cette cloche sans qu'elle me fasse une vive impression; cette école dont les ruines m'attristent, et qui, pour le moment, me font oublier et la France et l'empire. C'est ici que j'ai éprouvé les premières émotions de la gloire. *Asile heureux de la tranquillité, pourquoi es-tu si voisin du théâtre des horreurs de la guerre*[23]? Près de cet arbre, au pied duquel je me souviens d'avoir lu, pendant nos récréations, la Jérusalem délivrée du Tasse; ici, à peu près à la même place, est tombé le courageux Lefèvre Desnouettes, chargeant à la tête de ma garde... Quelle vicissitude! Être forcé, en de tels lieux, de combattre avec un Scythe, pour lui disputer à la fois ma puissance et la vie.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Dans le même endroit.

HÉCATE et TROIS SORCIÈRES *entrent.*

HÉCATE.

J'ai visité les deux camps ennemis; minuit a sonné, et tout est en repos. C'est ici que le jeune Bonaparte commençait sa carrière! Il va venir; nous le verrons encore. Armé de la puissance militaire, *il revient d'Égypte pour renverser les tables de la loi républicaine, et se placer seul sur l'autel de la patrie.* Il se croit faible, parce qu'il n'est que le mandataire du peuple : le voici héritier des coutumes royales, et souverain absolu. Il se fait consul,

roi, empereur; et il domine partout. Fatalité inexorable qui frappe d'aveuglement *tous les hommes qui montent au pouvoir.*

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Je l'ai prévu !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je le lui ai dit !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et moi aussi !

HÉCATE.

Il touche de son sceptre les plus fougueux citoyens et les change en courtisans.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Ce n'est point assez.

HÉCATE.

Il détruit les républiques qu'il a faites, et les change en royaumes ; il rompt le serment qui l'unissait à une simple citoyenne, et la fille des Césars est dans son lit. Il place sur la tête du faible Joseph, la couronne des Espagnes et des Indes [24].

DEUXIÈME SORCIÈRE.

C'est là que le destin a marqué sa perte !

HÉCATE.

De l'Espagne, *il s'élance en Russie; et de la métropole incendiée de l'empire du nord, il ose attendre que les clefs du Pôle lui soient apportées. Les hommes ne peuvent s'opposer à sa marche triomphante; il ne reste que la nature pour les défendre* [25]. Napoléon est vaincu par elle, et il cède à sa loi impitoyable. Me voilà seul, crie-t-il; que la France se lève ! Mais une victoire ne peut le sauver ; une défaite doit le perdre, et cette défaite, il l'éprouve à Leipsick.

NAPOLÉON *rentre seul.*

Un fardeau pèse sur moi; des pensées affreuses m'empêchent de dormir; de noirs pressentimens m'accablent...

Que ne puis-je pénétrer le secret de l'avenir : je n'ai point revu ces femmes hideuses, qui m'avaient cependant annoncé des vérités.... Des sibylles ont prédit à Annibal la prise de Carthage par le peuple roi; César fut éclairé par des prophéties sur l'issue de la bataille de Pharsale, comme Alexandre avait appris à Delphes sa victoire sur Darius. (*Apercevant les sorcières.*) Mais que vois-je ! je frémis ! En les regardant, je ne sais quel sentiment m'empêche de leur parler.

HÉCATE.

Ne crains rien, génie de la guerre; tous tes projets sont autant de révélations de ta fortune [26]; y résister, ce serait rompre la chaîne des destinées qui t'ont été promises.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La perfidie de ton frère sur le trône de Tancrède, la mort de Bessières et de Duroc [27], les plus dévoués de tes amis, la désertion de tes soldats à Tours, la reddition de Soissons, sont des fatalités de ta vie.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ressouviens-toi de ton ancien grade; *premier citoyen* d'une grande république; *guerrier patriote.*

TROISIÈME SORCIÈRE.

Rappelle-toi ton premier serment, *vivre ou mourir libre* [28]; telle était la voie du salut.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Un triumvirat de rois coalisés pour la paix, s'est formé au nord; *les Bourbons s'en tireront* [29].

NAPOLÉON.

Quoi ! l'on parle de paix, quand tout annonce la guerre ! Mais les Alpes, les Pyrénées, les deux mers et le Rhin, sont les limites de la France, posées par la nature. Abandonner Anvers, la Belgique, la Hollande ? Plutôt les rendre à la mer ! Rien n'est désespéré; ma présence ranime les esprits, et je me fie sur la bravoure

des Français. La confiance renaît ; avec l'appui du peuple, je puis encore tout entreprendre, tout espérer.

HÉCATE.

Voir l'homme aux prises avec la fortune, est un spectacle digne de nos regards : Il avait la terre à ses pieds; *il veut attaquer les élémens, la religion et le ciel à la fois, pour éprouver enfin le plus terrible revers* [30]. (*S'adressant à Napoléon.*) Tu veux la puissance, la gloire à tout prix; tu n'as pu choisir entre Cromwell et Washington! Captif volontaire des usages, ni ta prospérité, ni ta chute ne t'appartiennent à toi seul : tu seras connu dans le monde *par l'excès du génie, de la fortune et du malheur.*

NAPOLÉON.

Élève de la fortune, un sort particulier a plané sur toute ma vie. *Il faut remplir ses destinées;* eh bien! *que les miennes s'accomplissent.* Mais achève ta prédiction.

HÉCATE.

L'Europe soulevée, la France abattue, *ton sceptre même englouti avec les libertés publiques;* la trahison en dedans, une fatalité sans exemple ne te laissent aujourd'hui que ta gloire et ton nom. Ton étoile pâlit; tu vas succomber sous le poids de nombreuses inimitiés, et tu perdras ton empire. Calme, impassible, il faut prendre la résolution de te bannir. Le sort l'ordonne ; tu dois obéir.

NAPOLÉON.

Si je ne considérais que moi, peut-être aurais-je à me réjouir de rentrer dans la vie privée.

HÉCATE.

Homme du siècle! *tes véritables souffrances ne sont pas ici.* En exil, tu seras jugé plus favorablement. Une réaction aura lieu, et la puissance morale sera comme une vague agitée par la tempête, qui plus elle se retire, plus elle acquiert de force pour revenir au rivage. Courage! ta destinée n'est pas encore accomplie.

(*Elles sortent.*)

NAPOLÉON.

Si Marius se fût tué dans les marais de Minturne, il n'eût jamais reçu son sèptième consulat. (*Après une pause de quelques secondes.*) Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire.

(*Il sort.*)

LE CHŒUR.

En vain la foudre gronde, éclate sur sa têt',
Son âme reste calme au sein de la tempête.
Sous ses débris fumans, prêts à l'ensevelir,
Le monde croulerait sans qu'il en dût pâlir !.

ACTE CINQUIÈME.

La scène représente la place du parvis de Notre-Dame, avec le drapeau tricolore sur l'une des deux tours de l'église.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

TROIS PERSONNAGES.

PREMIER.

Exilé dans l'île d'Elbe, Napoléon la quitte pour rétablir son pouvoir.

DEUXIÈME.

La France était mécontente; la présence du héros est électrique et soulève tout.

TROISIÈME.

De Cannes, il marche au nom de la liberté; de Lyon, au nom de l'empire.

PREMIER.

L'aigle avec ses couleurs nationales, vole de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame [32]. Il rejette, il proscrit la maison de Bourbon.

DEUXIÈME.

La France lui demande une nouvelle charte, pour rassurer la liberté et le bien-être public. Sa première mesure est l'acte additionnel aux constitutions de l'empire.

TROISIÈME.

La seconde, *le champ de mai, la représentation de la fédération* de 1790, plus faible et non plus heureuse. On y

sent le souverain accoutumé à tout régir. *Enveloppé dans la pourpre, Napoléon ne songe qu'à sa grandeur qu'il veut faire rejaillir sur sa famille.* Prométhée de la gloire, des pensées hardies et gigantesques le possèdent. Il part pour cueillir des lauriers nouveaux; mais *les auspices sont malheureux*, et il trouve sa fatale journée de Waterloo [33].

SCÈNE II.

La scène représente le palais de l'Élysée-Bourbon, à Paris.

NAPOLÉON *entre, tout couvert de poussière, suivi de son* SECRÉTAIRE.

NAPOLÉON.

La fortune, qui était habituée à me combler de ses bontés, est devenue pour moi une divinité sévère, de laquelle j'arrache avec peine quelques faveurs, qu'elle me fait ensuite payer bien cher. Je n'ai gagné qu'une victoire, qui a été bientôt suivie de la malheureuse bataille du Mont-Saint-Jean. L'armée, victorieuse jusqu'au soir, a été prise subitement d'une terreur panique; elle s'est fondue en un instant [34]. On se la peindrait difficilement dans cette nuit de douleur : *c'était un torrent hors de son lit; elle entraînait tout* [35]. J'ai demandé à Carnot un secours d'argent et une levée de 300,000 hommes; il me refuse l'un et l'autre. Lucien est d'avis de dissoudre les chambres; mais Davoust ne veut pas se compromettre, et j'ai refusé de prendre un parti si hasardeux.

LE SECRÉTAIRE.

A l'heure de votre puissance, les constitutionnels pouvaient avoir pour vous beaucoup de déférence; mais au temps de votre faiblesse, ils n'auront aucune compassion : il n'y a que la force pour soutenir l'autorité de votre majesté; la victoire de Ligny était annoncée hier *par cent*

coups de canon; les impérialistes étaient dans l'exaltation, les libéraux incertains, et les royalistes accablés. Aujourd'hui que votre majesté a porté elle-même la nouvelle de sa déroute à Waterloo, tout est changé.

NAPOLÉON.

Un rien décide souvent des plus grands événemens. J'ai juré de vaincre et de sauver la patrie, et quoique toute l'Europe soit armée contre moi, je tiendrai ce serment, si je ne suis trahi par mes compagnons d'armes. Les ministres, même les maréchaux, adoptent l'intérêt de la chambre, de préférence au mien. *En révolution, on oublie tout; le bien que vous faites aujourd'hui, demain sera perdu de vue.* La face des affaires une fois changée, *reconnaissance, amitié, parenté,* tous les liens se brisent, et chacun cherche son intérêt. On m'a conseillé d'abdiquer la couronne, avant de me placer à la tête de l'armée; mais *il ne me reste qu'à confondre les factions par ma présence, à tomber sur elles comme la foudre*[36]. *J'avais bien pensé à congédier ces gens-là :* c'en est fait; ils vont perdre la France[37].

LE SECRÉTAIRE.

Ils sentent l'occasion favorable; ni les uns ni les autres ne déguisent leurs projets. Les deux chambres se sont assemblées dans l'espoir que la France pourrait obtenir une paix durable; elles proclament l'indépendance de la nation menacée, et déclarent leurs séances permanentes. Le parti constitutionnel s'élève contre nous. Constant et Lafayette invitent les chambres à se montrer, à *se rallier sous le vieil étendard tricolore de la liberté, de l'égalité et de l'ordre public*[38].

NAPOLÉON.

Où est le bulletin? Voyons..... (*Lisant le bulletin.*) Elle était gagnée..... Elle est perdue. La lâcheté a fait une surprise à la victoire..... Ils ne sont pas habitués à vaincre; ils abuseront de leurs succès.

LE SECRÉTAIRE.

Les royalistes mesurent leur force; les libéraux profiteront de la circonstance.

NAPOLÉON.

Tant mieux; les masques tomberont. Appelez les ministres..... L'assemblée *constituante avait des idées saines.* Je ferai connaître tout aux chambres ce soir; il faut dire la vérité : convoquez le conseil..... *Ce n'est pas la coalition qui peut me détrôner, ce sont plutôt les idées libérales* [39]. Me voilà réduit à connaître ce que c'est que d'avoir heurté la civilisation de mon temps. *J'ai eu des torts contre le peuple;* c'est à lui que je dois tout, et je ne puis me rétablir que sous un gouvernement fixe et modéré. Les *chambres* et la *constitution nouvelle* seront désormais des *garanties suffisantes,* et c'est aux alliés seuls à nous donner la paix.

LE SECRÉTAIRE.

Vous avez cinquante victoires à opposer à une défaite.

NAPOLÉON.

Dans leur aveugle passion, les rois ont déchaîné le peuple contre moi. Sous mon empire, je n'ai pas voulu ouvrir contre eux la digue de ce torrent. *Ils seront entraînés par lui.* Comment n'y ont-ils pas songé? *Je me suis trompé; ils ne tiennent compte de rien; mais ils verront* [40]!

(*Il sort.*)

LE SECRÉTAIRE, *seul.*

L'abus de la prospérité, voilà la source de tous ses malheurs. Tout ce que l'on peut réunir d'adulations et de séductions, lui fut prodigué. *Les écueils du trône* et la vaine gloire ont changé ses idées : par son alliance funeste avec les princes, *par son empressement à s'associer à leurs mœurs, à leur politique, à s'identifier à leur existence,* il a couru à sa ruine. Ses victoires ont sauvé la république; sa conduite a perdu l'empire.

SCÈNE III.

La scène représente un grand salon, dans le palais de l'Élysée.

NAPOLÉON, tenant un Conseil général de ses ministres; LE PRÉSIDENT DU CONSEIL; LE PRÉSIDENT ET QUATRE MEMBRES DE LA CHAMBRE DES PAIRS; LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANS, QUELQUES REPRÉSENTANS, MARÉCHAUX, OFFICIERS ET MEMBRES DE SA FAMILLE.

NAPOLÉON.

Je viens de perdre une grande bataille; le salut de la France est désormais dans la chambre des représentans, dans leur confiance et leur zèle. Je suis accouru avec l'idée de me rendre, tout couvert de la poussière de la bataille, au milieu de vous, de vous exposer nos dangers, nos ressources; *de protester que mes intérêts personnels ne seront jamais un obstacle au bonheur de la France, et repartir aussitôt*[41]. *Nous devons oublier que nous avons été les maîtres du monde;* mais nous ne devons pas souffrir que personne se mêle de nos affaires. Je ne veux plus régner que pour rendre notre belle France libre, heureuse et indépendante : *je veux être moins souverain que le premier et le meilleur de ses citoyens.*

LE PREMIER MINISTRE.

Ce qui nous presse le plus, c'est d'arrêter Blücher et Wellington. Si tout honneur et tout patriotisme ne sont pas perdus, les chambres ne refuseront pas les secours nécessaires.

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANS.

La résistance exposerait le pays à de grandes calamités. Les alliés se sont engagés à demander à la France un sacrifice particulier, quand ils ont commencé cette guerre. Ils ne reculeront pas, après une victoire décisive. La Providence a posé un terme à nos prospérités. L'armée

n'existe plus; pendant que la frontière est découverte, sa majesté est proclamée être le seul obstacle à la paix entre les alliés et la nation.

LE DEUXIÈME MINISTRE.

La frontière est découverte, mais l'armée existe; elle doit être ralliée.

NAPOLÉON.

Elle se ralliera. Il faut que nous réparions nos pertes : *reculer, c'est se perdre.* Je ne demande de l'argent que pour solder les troupes et réorganiser les différens services, et des chevaux pour remplacer ceux qu'on a perdus. Avec cela, nous pourrons suppléer au nombre, par la rapidité des marches; à l'artillerie, par la nature des manœuvres; au manque de cavalerie, par de bonnes positions. La garde nationale, le peuple des faubourgs, en partie composé de vétérans de la vieille gloire, voudront partager les périls de l'armée, et feront fuir l'ennemi.

LE PREMIER MINISTRE.

C'est l'empereur qui a posé les bases de notre politique; c'est à lui d'appeler la France à des destinées nouvelles, à la monarchie constitutionnelle : c'est pourquoi nous le reconnaissons comme l'homme le plus puissant de son temps, et le seul capable de nous arracher à nos malheurs. Cependant on désigne le sacrifice; et il nous reste à connaître si sa majesté veut adopter les moyens de résistance que la constitution lui donne, ou se soumettre à cette usurpation.

LE DEUXIÈME MINISTRE.

Je demande des mesures sévères contre les royalistes et les malintentionnés; une police révolutionnaire et des peines révolutionnaires. Nous n'abandonnerons jamais l'homme qui a élevé la patrie à un tel rang, par ses victoires et ses traités. Il a fait de la France la première des nations, et nous ne le quitterons pas à l'instant où

la fortune lui tourne le dos. *Si le gouvernement succombe, un entourage insolent et dénaturé reparaît, nous reproche des crimes, exerce sa vengeance, nous gouverne en ilotes.*

LE TROISIÈME MINISTRE.

Il n'y a que *deux leviers pour remuer les hommes, la crainte et l'intérêt.* D'abord, il *faut prendre des mesures pour recruter notre héroïque armée,* et *porter des secours à l'aigle étonnée.* Le sol de la patrie est violé. Elle frémit de n'être pas encore vengée. Voici un *rapport sur l'état de la nation :* nous aurions une force assez respectable pour appuyer nos négociations; à la frontière du nord, *l'armée est encore de soixante mille hommes; le maréchal Grouchy a fait une heureuse retraite par Laon, se défendant avec vigueur contre plusieurs attaques;* et *pendant que Soult a rallié vingt mille hommes de la vieille garde* à Mézières, *dix mille recrues* sont envoyées de l'intérieur, avec *deux cents canons* [42].

LE MARÉCHAL.

Les temps ne sont plus où l'on gouvernait les peuples en cachant la vérité : j'ose dire que ce rapport est déloyal et infidèle. Après la funeste journée du 18, peut-on soutenir que nous avons encore 60,000 *soldats incorporés;* Grouchy n'en a que 25,000; s'il en avait plus, il pourrait couvrir la retraite, et l'empereur aurait à présent le commandement d'une armée sur les frontières. *La vieille garde ne se ralliera pas; c'est moi qui l'ai commandée; c'est moi-même qui ai été témoin de sa bravoure, de son extermination sur le champ de bataille.* L'ennemi est à Neuilly avec 80,000 hommes. (*Avec une voix lente et distincte.*) Il n'y a de salut que dans d'instantes propositions pour la paix. Oui, je le répète, la vieille garde est anéantie; et *le seul recours est dans les négociations.* Si les ministres veulent me blâmer pour cette représentation, ou pour ces expressions, le temps

m'excusera. Je ne suis pas de ceux dont l'intérêt est tout; *je ne veux pas tromper le pays.* Qu'est-ce que je gagnerais par la restauration de Louis? *Je serais banni ou fusillé;* mais il faut que je dise la vérité.

NAPOLÉON.

Je sens profondément toutes les souffrances qui déchirent la nation, sur laquelle j'ai régné tant d'années. *La gloire est en deuil,* et l'ennemi à nos portes. *Dans le temps de mes conquêtes, les souverains alliés ne parlaient que de principes et de vertus; mais aujourd'hui qu'ils sont victorieux, ils pratiquent, sans pudeur, tous les torts qu'ils nous reprochaient alors eux-mêmes*[43]. *Je vois tous les maux que la superstition va répandre en France;* c'est pourquoi j'appelle les Français à donner les secours dont nous avons besoin; et j'adjure les chambres par leur fidélité et même par le serment qu'elles m'ont prêté si récemment, de concourir aux mesures du salut public, nécessitées par le danger.

UN REPRÉSENTANT.

Nous avons été fidèles; nous avons suivi sa majesté dans les sables de l'Égypte, dans les neiges de la Russie. Les ossemens des Français répandus partout attestent notre fidélité. Nos dernières armées emportaient avec elles tous les souvenirs de la gloire militaire; mais elles marchaient à un sacrifice qui ne devait ni sauver l'empire, ni conquérir la liberté. Je me sens appelé à vous parler des dangers de la patrie. La France est avide de repos; il n'y a de bases pour aucune négociation, que l'empereur puisse proposer aux alliés. Nous sommes placés sans moyens d'arrêter le cours d'une force supérieure; *je ne vois qu'une seule mesure entre le pays et une lutte sanglante et fatale;* je la soumets à l'esprit grand et généreux de l'empereur, pour en juger le mérite.

NAPOLÉON.

Ah! ma vieille garde, si tous se fussent défendus comme vous!

(Le général Solignac, membre de la chambre des représentans, est annoncé.)

NAPOLÉON.

Solignac; il y a cinq ans qu'il ne m'a parlé. Que désire-t-il?

SOLIGNAC.

Je n'ai jamais flatté votre majesté; au contraire, je disais la vérité sans contrainte; mais en ce temps, je crois de mon devoir de me présenter pour vous offrir tous les services possibles. La fermentation de la capitale est extrême; une nombreuse population forme des attroupemens, et donne de vives inquiétudes. L'agitation, l'incertitude deviennent extrêmes. Les membres les mieux intentionnés et les plus influens des assemblées nationales proclament ouvertement leurs sentimens, et demandent que l'on prenne un parti décisif pour rétablir l'ordre. Ce matin, cette opinion était tellement forte, qu'elle semblait irrésistible. *L'acte additionnel* est déclaré hautement un obstacle à tout rapprochement *entre la France et l'empereur* [44]. Le découragement règne dans tous les cœurs. Si sa majesté eût entendu nos vœux, elle eût connu tous ses périls; *elle eût su qu'elle ne pouvait être absoute de sa dictature impériale, même par la victoire...* Maintenant le président de la chambre des représentans, les premiers de l'État, les meilleurs amis de votre majesté sont entièrement d'accord, et viennent supplier l'empereur de sauver la patrie. Un décret de déchéance pourrait être le prétexte d'une insurrection; la capitale deviendrait une scène de désordres graves; le pays serait engagé dans une guerre civile... Pour éviter ces maux, il est nécessaire que l'abdication de votre majesté vienne d'elle-même; enfin, qu'elle soit un acte volontaire de son dévouement pour le pays.

NAPOLÉON.

Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de la France. On eut que j'abdique; c'est autour de moi, autour de mon

nom, que se groupe l'armée. Je fais partie actuellement de ce que l'ennemi attaque; je fais donc partie de ce que la France doit défendre [45]. Maintenant que le conseil donne son avis. (*S'adressant au conseil qui se tait.*) Je vous comprends; vous êtes tous d'accord.

LE PREMIER MINISTRE.

Avec des hommes et de l'argent, votre majesté peut repousser ses ennemis; et sans ce secours, elle ne peut que céder.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL.

L'opinion publique est avec les chambres; et c'est l'avis des chambres, qu'un sacrifice est demandé. Il faut défendre le sol de la patrie sans arrière-pensée.

LE GÉNÉRAL SOLIGNAC.

Son génie et la volonté nationale ont élevé sa majesté à la souveraineté; mais pouvons-nous rester toujours en guerre? ne serait-ce pas exposer la France aux plus grands malheurs : le bien public doit lui dire d'abdiquer. Le seul recours pour la nation est dans les négociations. L'empereur n'a plus qu'à se retirer dans les États-Unis d'Amérique. Là, sa majesté ne possédera pas les priviléges et le cérémonial du pouvoir suprême; mais du moins ses malheurs la mettront à l'abri des outrages; elle recevra le respect universel et les hommages qui sont dus à ses talens et à son haut caractère.

NAPOLÉON.

Déchéance! que la mienne soit résolue, et que l'autorité publique la prononce. Le temps presse, et rien n'est déterminé! Il ne reste plus que deux partis; celui de rentrer dans l'intérieur pour y tenter le sort des armes, ou d'aller en exil. *La guerre civile ferait périr tout ce que la France a d'hommes généreux, et cela pour n'obtenir que quelques arrangemens favorables à mes intérêts personnels.* Cette idée me répugne; *je ne veux point devenir le prétexte du ravage de nos provinces, ni priver le parti*

national de ses plus vrais appuis, qui, tôt ou tard, pourront rétablir l'honneur et l'indépendance de la patrie. (*S'adressant au conseil.*) *Quand je suis arrivé au gouvernement, j'ai pris moins d'autorité que l'on ne voulait m'en donner. Je suis l'homme du peuple; je n'ai jamais voulu l'opprimer pour mon plaisir; j'ai voulu l'empire du monde, et, pour l'obtenir, un pouvoir sans bornes m'était nécessaire : qui ne l'aurait voulu à ma place? Le monde m'invitait à le régir;* j'ai trouvé plus de résistance dans *quelques Français obscurs et désarmés*, que dans tous les rois, si fiers aujourd'hui de n'avoir plus un homme populaire pour égal [46]. A ma rentrée de Cannes, *je n'avais plus qu'une mission*, c'était de relever la France; mais *les alliés n'admettent ni le pardon des injures, ni le pardon des bienfaits!* (*S'adressant au président de la chambre des représentans.*) Je suis touché de la franchise et des observations énergiques qui m'ont été adressées sur la crise actuelle de nos affaires : je les sens bien. *Je sais ce qui est possible et ce qui ne l'est pas.* Retournez à la chambre des représentans : demain, j'attendrai leur députation. *J'abdiquerai, s'il le faut;* je cède à la nécessité : *tout est décidé maintenant;* je m'en vais en exil.

SCÈNE IV.

La scène représente un petit cabinet; l'Empereur entre; il est absorbé dans de profondes réflexions.

NAPOLÉON.

Tout a un terme dans ce monde. *Qu'est-ce que la destinée?* Au combat d'Arcis-sur-Aube, *j'ai fait tout ce que que j'ai pu pour trouver une mort glorieuse, en disputant pied à pied le sol de la patrie.* Je me suis exposé sans ménagement; les balles pleuvaient autour de moi, mes habits en ont été criblés, et aucune n'a pu m'atteindre. *Une mort que je ne devrais qu'à un acte de mon désespoir,*

serait une lâcheté [47]. Le chagrin peut me consumer dans mon exil; mais le *suicide ne convient ni à mes principes, ni au rang que j'ai occupé sur la scène du monde.*

(L'Empereur s'assied dans un petit fauteuil; il reste immobile, couvrant ses yeux de ses mains. Un Garçon entre, portant une glace et du café; il regarde l'Empereur, qui lève sa tête.)

LE GARÇON.

Sire, l'on m'a commandé d'apporter cette glace à votre majesté; cela vous fera du bien; prenez-en un peu.

NAPOLÉON.

Je te reconnais, mon ami; tu es de Gonesse? Comment va ta famille?

LE GARÇON.

Non sire, je suis de Pierre-Fite.

NAPOLÉON.

Et tes parens y ont une chaumière, avec quelques arpens de terre.

LE GARÇON.

Oui, sire, avec trois arpens.

NAPOLÉON.

Ah! c'est une vie très-heureuse; ils ne savent pas combien ils ont de bonheur avec leurs trois arpens de terre, jouissant paisiblement du bien de leurs pères. Va, mon enfant, va. (*Le garçon sort.*) *Je renonce maintenant pour toujours au monde politique; je ne veux plus m'intéresser à rien de ce qui peut arriver; je puis vivre heureux:* je m'occuperai des sciences, et j'aurai la triste consolation d'écrire l'histoire fidèle de mes travaux. La France, pourtant, les Français..... *Je suis dégoûté de l'ambition;* je ne veux plus gouverner. (*Après il se lève.*) Mes premiers amis furent les premiers à m'abandonner! Lorsqu'ils virent mon étoile pâlir, ils se tournèrent vers le soleil levant, pour adresser leurs hommages. Ah! pauvre armée, braves soldats, vous ne vous êtes jamais mieux battus. *Des hommes, très-incapables d'apprécier nos travaux,*

ont vu dans les signes de l'attachement que vous m'avez donnés, un zèle dont j'étais le seul objet. Que vos succès futurs leur disent, qu'en m'obéissant, ce fut la patrie surtout que vous avez servie, et que, si j'eus un partage dans vos affections, je le dus à mon amour ardent pour la France, notre mère commune[48]. Nous avons eu de grands misérables parmi nous : que le ciel leur pardonne; mais pour la patrie, s'en relèvera-t-elle? Jamais! Pour moi, *je suis un homme condamné à vivre!* Vaines grandeurs, inutiles richesses! *Mon âme va se reposer de la lutte fatigante du passé*, s'élever, dans la retraite, au-dessus des intérêts qui m'entourent, et méditer les idées solides de vertu et de gloire. *Quand le songe de la vie sera terminé*, à quoi auront servi les agitations, si elles ne laissent des traces utiles?

SCÈNE V.

Cette scène représente un salon dans le palais de l'Élysée-Bourbon. L'Empereur, revêtu de son costume impérial, est entouré de sa famille. Les Ministres, les Officiers et les Gardes sont placés sur les degrés du trône. L'Empereur est pâle et pensif, mais résolu.

NAPOLÉON.

Je vous ai appelés près de moi pour que vous m'entendiez une dernière fois. J'avais cru voir la souillure étrangère effacée, et toute notre gloire revenue; mais les destins en ont ordonné autrement[49]. Par l'acte que j'ai remis hier aux deux chambres, je renonce à la souveraineté. C'en est fait de la France.

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANS.

Nous avons exprimé à votre majesté, au nom de la nation, la reconnaissance et le respect avec lesquels la chambre des représentans et la chambre des pairs acceptent le noble sacrifice qu'elle vient de faire. Les deux chambres ont désigné une commission qui est chargée du gouverne-

ment provisoire. Nos troupes sont braves ; mais on ne peut plus résister au nombre ; et dans une capitale, en proie aux dissensions civiles et à la fureur des partis, la paix n'est pas seulement un devoir, c'est une nécessité.

NAPOLÉON.

Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez. J'ai fait ce grand sacrifice pour le bien de la nation. Je ne veux pas risquer le sort du pays; et, puisque je suis un obstacle à la paix de l'Europe, je ne puis lui donner une plus grande preuve de ma condescendance aux désirs que l'on manifeste, qu'en me livrant à l'exil. En prenant ce parti, je mets les alliés dans le cas d'accorder une suspension d'armes, avant que les environs de Paris ne soient devenus le théâtre de la guerre. *Négociez pour la paix*, en même temps que vous ferez un appel à la bravoure française, pour soutenir vos droits, et rester une nation indépendante. *Pour moi, les circonstances sont changées; je m'offre comme un sacrifice à la haine de nos ennemis.* Je conseille aux deux chambres d'être unanimes pour la prompte préparation de tous nos moyens de défense ; *je recommande mon fils à leur protection* : l'intérêt que je lui porte me dispose à les inviter à faire une loi de régence. Nous ne reculerons que devant les dangers d'une guerre civile. Je pars ; il n'y a plus d'avenir pour moi que dans la postérité

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis voir s'éloigner ce grand homme, qui veut se bannir pour le bien de sa patrie. L'empereur quitte la France, et ne réclame plus que pour les droits sacrés de notre indépendance. *La puissance*, la gloire, la force étaient en lui ; et celui qui a fait parvenir les princes de l'Europe à *des rangs supérieurs* à ceux qu'ils occupaient avant lui, ne veut point accepter la vie et la liberté des étrangers. *La dignité dans le malheur, la*

soumission à la nécessité ont aussi leur mérite; *c'est celui des grands hommes que l'infortune terrasse.*

NAPOLÉON.

Sorti de la foule pour monter au rang suprême; marchant à la tête d'une révolution; entraîné dans une lutte à mort contre le reste de l'Europe, je n'aurai été accablé que pour avoir voulu terminer cette lutte promptement. Ah! si *j'eusse mis des bornes à mon ambition;* si le désir de dominer l'Europe ne m'eût entraîné dans un abîme sans fond; si, au lieu d'asservir les nations et d'usurper le pouvoir sur les franchises nationales, je me fusse uniquement consacré au bonheur de la France, mon nom eût été salué de bénédictions unanimes par les générations contemporaines [50]. Si, revenant de l'île d'Elbe, j'eusse renoncé à tous mes droits pour redevenir citoyen; si je n'eusse voulu être que le *dictateur de la France en péril, la liberté serait sortie radieuse de toutes ses ruines, et les masses immenses* des alliés auraient succombé. J'ai manqué de caractère, ou plutôt de confiance dans les Français; c'était leur faire une grande injure. *Les peuples sont bons,* quand ils *ne sont pas égarés; l'instinct de la nécessité les éclaire; la voix du pays parle par leur bouche; mais pour l'aristocratie, elle est sans entrailles.* Instruit par l'expérience, j'ai abjuré cet amour de la gloire; c'est au peuple et à l'armée que je dois tout. Mais de quelles séductions ne fus-je pas l'objet? *Qui sur la terre eut plus de trésors à sa disposition : plusieurs centaines de millions restaient dans mes caves; plusieurs autres centaines composaient mon domaine; tout cela était mon bien;* ils se sont fondus pour les besoins de la nation; ma fortune était toute dans celle de la France. Je m'étais identifié sans réserve avec ses destinées. Arbitre de l'Europe, je n'avais d'autre ambition que de soutenir la gloire de la France; je me réjouissais *dans son ascendant*

et dans sa majesté : ma puissance et la sienne ne faisaient qu'une. Éloigné de mon pays, privé de ma famille, de mes amis, ma vie politique est terminée. Je ne connais en cet instant, que l'intérêt de la France : toute autre chose est oubliée. Il lui faut du repos. J'ai trop aimé la guerre ! J'ai été entraîné, par la force des événemens, dans une fausse route. La souveraineté réside dans le peuple ; il est la seule source légitime du pouvoir. *Ce dogme fondamental*, je l'avais reconnu moi-même *dans les phases de la révolution et du consulat. Je ne hais point la liberté ; je l'ai écartée lorsqu'elle obstruait mon chemin ;* mais je la comprends, car j'ai été nourri dans ses pensées [51]. Je ne veux que le bonheur de la France : peu importe son gouvernement, s'il la rend heureuse; *il ne lui faut aujourd'hui que ce que le vœu national proclame;* mais les lumières elles-mêmes doivent venir progressivement, comme celles du jour. La force du temps est la plus irrésistible de toutes les forces; pour la diriger, il faut connaître les besoins de l'époque. *Nous luttons contre l'oppression :* avec le code civil et une véritable charte, les Français auront un moyen de s'entendre, de faire désormais cause commune. Les franchises constitutionnelles deviendront le plus solide appui du trône, et *les caprices, les passions des gouvernans une fois enchaînés, les intérêts nationaux marcheront sans obstacle dans leur route nouvelle ;* le peuple tiendra dans ses mains la gloire et la prospérité de la patrie, les destinées et le bien-être du monde.

(*Ils sortent.*)

LE CHŒUR.

L'histoire de ce héros est bien autrement dramatique que toutes celles qu'a enfantées l'imagination des poètes. On pourra comparer Napoléon à Alexandre, en considérant son impétuosité et l'étendue de ses conquêtes, ou bien à Annibal pour sa fortune, ses désastres et son exil. Le temps, qui altérait le génie de Napoléon, a détruit aussi

ses travaux ; peu de mortels ont été plus heureux et plus malheureux. — Il est donc apparu sur la terre un homme qui, comme un météore *sorti d'une île de la Méditerranée, s'est élevé sur l'Europe, l'a dominée pendant vingt ans* [52], et a disparu enfin, en s'éteignant au milieu des flots.

FIN.

APPENDICE.

Note 1re.—Voyez l'introduction. Ce qui prouve que l'on a cru à l'existence des sorcières en France et en Angleterre, c'est que la malheureuse Jeanne d'Arc a été brûlée comme convaincue de sorcellerie. Dans ces deux nations, il s'est trouvé, il y a 150 ans, des juges qui ont prononcé des condamnations à la peine de mort, pour crime de sorcellerie. A Rome, à Athènes, à Delphes et à Cannes, les sibylles et les prêtresses rendaient leurs oracles dans des cavernes obscures. Les aruspices, les devineresses n'étaient pas seulement révérés par le peuple, mais même par les Caton, les Scipion, les César.

2.—Suivant les croyances de ces temps, c'était sur un balai que les sorcières passaient d'un pays à un autre.

3.—Récompensez et avancez ce jeune homme; car si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul. Lettre de Dugommier, commandant de l'armée à Toulon, au comité du salut public. Octobre 1793. Voyez Norvins, histoire, 1er vol.

4.—Voyez la vie de Volney, par M. Bossange, tome 1er, page 28.

5.—Paroles de Charles Bonaparte. Voyez Las Cases, vol. 2, p. 90.

6.—On dit qu'un billet anonyme fut écrit à cet effet, après la restauration, à un haut personnage.

7.—Chant de l'époque.

8.—*Idem.*

9.—Mot historique de Napoléon.

10.—Bourienne, mémoires, vol. 2.

11.—Avis de Napoléon, lorsque, dans sa jeunesse, il avait des sentimens libéraux; il disait alors: « J'étais tout de feu alors; je brûlais de patriotisme, de liberté; le républicanisme s'exhalait par tous mes pores ».

Note 12.—Chant de l'époque.

13.—Paroles de Napoléon. Las Cases, mém., vol. 2, p. 110.

14.—Réponse de Bonaparte à l'Institut. A. D., 1796.

15.—Réponse de Bonaparte à la question de l'abbé Raynal.

16.—Bourienne, mémoires, vol. 2.

17.—Bonaparte à l'armée française en Égypte.

18.—Mémoires de Las Cases, vol. 1.

19.—« Such is the meed of those to whom the applause of their fellow citizens is sufficient reward; as in America, where the great majestic scenes of nature invite, and where history points the eye of the poet the painter, and the sculptor to the virtues of George Washington. » W. Sampson, avocat à New-York.

20.—« Vous êtes noble; qu'avez-vous fait pour cela? Vous vous êtes donné la peine de naître. » Mariage de Figaro, par Beaumarchais.

21.—Chanson de Béranger.

22.—Norvins, histoire de Napoléon, vol. 4.

23.—Paroles de Napoléon.

24.—Norvins, histoire de Napoléon, vol. 1.

25.—*Idem.*

26.—« Allez, mes amis, ne craignez rien; le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. » Paroles de Napoléon à la bataille de Montereau.

27.—« En ouvrant la campagne de Dresde, l'empereur avait perdu deux hommes bien précieux, Bessières et Duroc : leur mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon. » Las Cases, vol. 2, p. 215.

28.—Mots historiques de Napoléon; le premier dans sa jeunesse, le second pendant la retraite de Moscou.

29.—*Idem.*

30.—Paroles adressées par le cardinal Fesch, à son neveu, lors de son départ pour la Russie.

31.—Vers de l'époque sur Napoléon.

Note 32.—Adresse de Napoléon à son armée, à Grenoble; prédiction vérifiée.

33.—Combien cette histoire nous offre d'utiles leçons et de réflexions touchantes ! et «quelle différence elle montre entre le vertueux citoyen, le philosophe Volney, qui ne dévia jamais de ses principes, qui, toujours modéré, voulait par dessus tout le bonheur de son pays; et l'homme extraordinaire qui devait l'asservir ! » *L'histoire de la révolution française est moins un tableau de faits, qu'une étude approfondie du cœur de l'homme.* La constitution de l'an 3 fut rédigée par des hommes qui voulaient la liberté de bonne foi. La chute de cette constitution, causée par la mauvaise organisation du pouvoir exécutif, poussa Bonaparte à établir de nouveau un système de routine et de privilége. Mais il en fut lui-même la victime. Ceux qui ont profité de son despotisme, de son erreur, n'ont pas manqué de prétextes pour trahir leur maître. « *Les nations ne sont pas nées pour la gloire des rois.* » L'illusion qui l'avait si bien servi, se dissipe, et une fois le sabre remis dans le fourreau, il ne possède aucun droit, puisqu'aucune institution vraiment populaire ne l'a identifié à la nation. Voyez OEuvres de Volney, vol. 1^er^, par Bossange, et Norvins, hist., vol. 4.

34.—Mémoires de Las Cases, vol. 1, p. 7.

35.—Même page. Paroles de Napoléon.

36.—Mots historiques de Napoléon, en parlant des Parisiens.

37.—*Idem*, en parlant des constitutionnels.

38.—Discours de M. le général Lafayette à la chambre des représentans, le 21 juin 1815.

39.—Paroles de Napoléon.

40.—Paroles de Napoléon. Las Cases, vol. 2.

41.—Mémoires de Las Cases, vol. 1, p. 8.

42.—Rapport du ministre de la guerre, 22 juin 1815.

43.—Paroles de Napoléon.

Note 44.—Norvins, histoire de Napoléon, vol. 4.

45.—Las Cases, mémoires, vol. 2.

46.—B. Constant, 11e lettre sur les cent jours.

47.—Paroles de Napoléon.

48.—Adresse de Napoléon à l'armée française, à son dernier départ de Paris.

49.—Mémoires de Las Cases, vol. 1, p. 6.

50.—*Idem*, vol. 2.

51.—B. Constant, 11e lettre sur les cent jours.

52.—Norvins, histoire, vol. 1.

FIN DE L'APPENDICE.

NOTE.

The following version of the first act of Napoleon, a drama n imitation of Macbeth, was written a considerable time go; and as a jeu d'esprit, it is offered to English readers, n order to enable them to compare it with the french copy.

SCENE I^re.

A Wood wih thunder and lightning. Enter three WITCHES.

FIRST WITCH.

When shall we three meet again,
In thunder, lightning and in rain?

SECOND WITCH.

When the bloody slaughter's done,
Near Toulons heights, by set of sun.

THIRD WITCH.

There to meet Napoleon.

FIRST WITCH.

Haste, bold anarchy, anon!

ALL. (*Singing.*)

License bold is liberty,
And robbery's equality;
License rules this wide domain,
Gallia's curse and Europes bane.

(*Exeunt.*)

SCENE II.

Near the heights of Toulon. Enter three WITCHES.

FIRST WITCH.

Where hast thou been sister?

SECOND WITCH.

Sailing down the Rhone.

THIRD WITCH.

Sister, where thou?

FIRST WITCH.

To Lyons fated town.
A soldiers wife had spangles in her gown.
Give me, quoth I; — A royn tree, hag,
The ill starr'd vixen cries;
Her husband's to the combat gone,
To head the tirailleurs;
But on a switch, I'll thither speed,
And like the fox of subtle breed;
I'll do, I'll do, I'll do.

SECOND WITCH.

I'll give thee a broom.

FIRST WITCH.

Thou art kind.

THIRD WITCH.

And I another,

FIRST WITCH.

I myself have have all the other;
All the marches that they make,
And the very points they take,
In the trench and tented plain:
I will drench him sore with rain
Weary picquets, nine times nine,
Shall he mount without the line;
He shall dwindle like a ghost,
Though his carcase be not lost:
Look what I have!

SECOND WITCH.

Shew me, Shew me.

FIRST WITCH.

Here I have a corporals thumb
Slain, as homeward he did come.
(*A drum within.*)

SECOND WITCH.

A drum, a drum, a drum;
Napoleon Cæsar's come.

ALL.

The weird sisters with their charms,
Cry; to arms, to arms, to arms;
O'er sea and land they post about,
Putting armies to the rout;
Clamour rules, and factions call
Reigns supreme in modern Gaul.
Peace! the charm's wound up.

Enter Barras and Bonaparte; the former habited as a national commissioner; the latter in his artillery regimentals, as when serving at Toulon.)

BONAPARTE.

My gen'rous patron, so glad, so glorious a day,
I have not seen till now.

BARRAS.

I'm bound to thee young soldier;
Thy dâring valour and thy ardent zeal
Shall spread through France, while willing fame records
Thy thirst of glory and contempt of death.
But what are these, so haggard and so wild,
Uncouth in form and ominous to behold?

BONAPARTE.

Speak. — What are you?

FIRST WITCH.

All hail Napoleon; hail to Italia's conqueror!

SECOND WITCH.

All hail Napoleon; hail to Gallia's consul!

THIRD WITCH.

Hail to Napoleon! who shall be king hereafter!

BARRAS.

My comrade bold, why turn you pale and start,
At sight of hags like these? I'll speak to them.
Health and fraternity! in freedom's name,
I bid you welcome to regenerate France.
In the name of liberty, whose badge I bear,
Reveal, if aught ye know, my future state.
My protegé you greet with great prediction,
With noble fortune, and prophetic hope:
To me, ye turn not; but if futurity ye scan
And know, which chief shall rise and which shall fall,
Speak then to Barras — The conventions choice;
The sovereign people's hope, and tyrants dreaded foe.

FIRST WITCH.

Greater than Napoleon and less;
Thou shalt make kings, though thou be none.

SECOND WITCH.

Hail to Barras, the director!

THIRD WITCH.

Hail to France's legislator!
Warrior bold and chief dictator!

FIRST WITCH.

The five-fold Gallic sceptre, thou shalt sway,
Beat down the ensign of the Bourbon race;
Out live the mountain, and direct the storm,
That hurls on Europe slav'ry and disgrace.

SECOND WITCH.

So all hail, Barras and Napoleon!

THIRD WITCH.

Napoleon and Barras, all hail!

FIN.

160
7529/8 C
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CF

CE PQ 2274
.H5N3 1834
COO HARRICT, JOH NAPCLEON.
ACC# 1223321